

Ce oui qui condamne à être bien

François Couture

Numéro 76, printemps 1998

Le chagrin d'amour

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13735ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Couture, F. (1998). Ce oui qui condamne à être bien. *Moebius*, (76), 89–90.

FRANÇOIS COUTURE

Ce oui qui condamne à être bien

J'arrive avant elle, à notre table habituelle, près de la fenêtre qui donne sur la bouche de métro. Que je guette, impatient. Je suis sans mot et je sais que je n'aurai pas envie de lui parler lorsqu'elle sera là. Je serai simplement amoureux. Mon corps la désirera. Quand elle sortira de cette bouche de métro, quand elle traversera cette rue à la hâte, sous la pluie, je l'aimerai. Ces jours, sans moi, n'auront vraisemblablement rien changé en elle. Elle se sera ennuyée, peut-être. Elle sera tout au plus heureuse de me revoir. Mais elle ne le dira pas. Moi, je ne lui dirai pas que j'ai envie de passer la nuit avec elle. Une nuit sans sommeil. Une nuit seuls, dans le sommeil bienvenu des autres. Une nuit où tout m'appartiendra, où Ariane m'appartiendra un peu. Mais je ne dirai rien. Je parlerai de la pluie qui tombe sur la ville.

* * *

Nos paroles. Nos paroles qui nous lient nous détruiront aussi, sans doute, après la première étreinte. Son corps contre le mien. Ses mots contre les miens. L'impasse, encore. L'abîme. Ses désirs contre ma souffrance. Aucun lieu pour l'entente.

* * *

La pluie dans ses cheveux. Son visage mouillé. Comme après l'amour, comme après le bain. Elle est là, dans un coup de vent, fébrile, heureuse. Irrésistible. Sa robe lui va tellement bien que j'ai envie de la lui enlever tout de suite. Elle parle et parle et parle. Je veux aller

ailleurs, le plus vite possible, là où pas même une table ne nous séparera. «Je suis contente que tu sois là», dit-elle.

* * *

J'ai tout partagé avec elle. Même ce qu'il ne fallait pas partager. Je l'ai maudite des centaines de fois et l'ai aimée mille fois plus dans les secondes qui ont suivi. Je l'ai aimée sale, conne à mort, délicate, saoule, sensuelle, irascible, indifférente, trop maquillée, insaisissable et folle. Je l'ai chérie, vénérée, adorée. Je revois ses dents et je me souviens qu'elles m'ont mordu. J'entends à nouveau sa voix et je me souviens combien je l'aimais, cette voix, à quel point j'étais heureux qu'elle me parle, cette voix. Mais aujourd'hui, elle est ailleurs en moi, elle ne me rentre plus dans le cœur, elle entre en débâcle dans mon oreille, lointaine, et elle y reste. Elle est vide, se cherche un chemin vers moi. Elle me trouve un court instant et devient chantante. Nous discutons, les yeux baissés, chacun sur nos gardes, nos remparts élevés contre le pouvoir de l'autre. Mais un désir irréductible, trop fraîchement enfoui sous la gravité de la raison, cherche à vaincre les résistances.

Plus de sang. Plus de coupures. Je dis: «C'est la dernière fois.» Elle chuchote un oui angoissant. Un oui qui cristallise la fin du meilleur et du pire. La fin des scènes, de la délivrance des réconciliations, des extrêmes qui font qu'on aime plus qu'ordinairement. Un oui qui condamne à être bien. À seulement être bien. Je le sais. Quelque chose s'est cassé. Mal et vite. Comme dans une entente hors cour. Nos chairs se lient, à l'amiable. Dans des mouvements cent fois accomplis. Dans le plaisir froid des cérémonies protocolaires.

Mutilés, nous célébrons la fin d'une guerre.